

Evelyne GROSSMAN
L'ART DU DÉSÉQUILIBRE
Éditions de Minuit, Paris, 2025

Est-ce que le comble de l'équilibre ne serait pas la défense du déséquilibre comme posture stable dans l'instabilité ? Le déséquilibre a-t-il besoin de devenir une cause à défendre ? C'est en tout cas ce que fait Evelyne Grossman avec beaucoup de finesse et une immense culture. Mais si être c'est devenir, si la vie est toujours promise à la mort, inutile de défendre une cause gagnée d'avance et blâmer les pauvres tentatives humaines qui luttent contre ce vertige de l'impermanence. Les orientaux en font le chemin d'une acceptation difficile ; il semble qu'en occident, on en fasse une cause militante. Un militantisme qui reprend, apparemment à son insu, les revendications de vérité qu'il dénonce. Comment ces artistes déséquilibristes prônés et défendus dans cet ouvrage oublient-ils que le langage ne sait qu'affirmer, même sous la forme interrogative ou négative, même lorsqu'il est utilisé pour tenter d'approcher le non-sens, le paradoxe, l'inconscient à travers surréalisme, l'écriture automatique, le langage allusif et autodisqualifiant ?

De la folie comme un des beaux-arts...

Lorsque Evelyne Grossman parle d'Artaud, de Kafka, ou évoque Nietzsche, ou Deleuze et Guattari, j'ai l'impression de revenir cinquante ans en arrière, au temps de l'antipsychiatrie qui voyait la folie davantage comme une richesse que comme une souffrance alors qu'elle est les deux. Si tous les « fous » étaient géniaux, ça se saurait. Mais à coup sûr, ils sont humains. Suffirait-il pour autant de supprimer les hôpitaux psychiatriques pour faire disparaître la maladie mentale et la souffrance psychique (et l'angoisse du mourir au passage, pourquoi pas) ? Je me souviens d'un reproche, car c'en était un, d'un certain nombre de mes patients à l'hôpital me disant « *vous me parlez comme si j'étais normal* ». C'était moi, sans doute, qui était trop normal, en difficulté pour les considérer dans leur différence, aveuglé par mon désir de les voir comme des égaux en humanité, et, du coup, quelque peu négligeant sans doute de leurs difficultés singulières.

Et de l'ambivalence comme caractéristique humaine...

A partir du chapitre IV, il m'a fallu m'accrocher. Nous quittons le domaine de l'art brut, pour passer à l'art brutal, au militantisme anti-tout-ce-qui-est-là, dans une vague de *théorie française* (de *French Theory* en bon français) mal comprise paraît-il, mais qui répète inlassablement qu'il faut tout déconstruire, prenant le mot à la lettre. Mais ce contresens était-il réellement évitable alors que Jacques Derrida s'est voulu insaisissable ? Foucault n'est pas autant mis en évidence que Derrida. Est-ce parce qu'il est plus dans la lutte contre toute domination (qui se révèle au final désir de domination elle-même) et moins dans l'effacement des frontières ? Moins déséquilibriste en quelque sorte.

Je n'arrive pas à mettre dans le même sac Paul B. Prédiado et Baptiste Morizot, Philippe Descola, Bruno Latour, ou encore Judith Butler et Isabelle Stengers. Personnellement, je me suis reconnu dans l'animisme, une des propositions de Philippe Descola de distinguer quatre ontologies fondamentales (cf. note 16 p 94) fondant les mondes de l'humain. Si l'on accepte cela, il est possible de conserver les frontières qui différencient en les voyant aussi comme zones d'échange et de dialogues. Le monde entier alors devient « vivant », chaque élément a sa manière d'être vivant : manière lente et puissante des montagnes, agitée et mouvante des océans, patiente et migrante des plantes, instinctive et inventives des animaux, bavarde et orgueilleuse des humains... Même si, citant Baptiste Morizot, l'autrice nous dit que choisir son camp, c'est « *une conception très pauvre du politique* ». Il convient plutôt de « *trancher fermement pour l'ambivalence, se maintenir dans l'incertitude des empathies multiples* »

et contradictoires », préférer « *une attention fine aux intérêts entrecroisés des différents vivants.* » (p 96-97). Pourtant, il semble que la contradiction soit un concept mal vu tout au long du livre. Elle serait « binaire », donc inacceptable. Question de définition sans doute, querelle sémantique inutile peut-être. L'ambivalence n'est pourtant qu'une contradiction portée et assumée par le sujet qui en éprouve la tension. Pourquoi la confondre avec le conflit, qui justement remplace l'encombrante, et parfois douloureuse, ambivalence par un conflit à mort entre deux camps bien définis, ennemis alors nécessaires l'un à l'autre ? Le conflit n'est que la mise en scène hors de soi d'une ambivalence insupportable, une répartition des rôles où chacun affuble l'autre du mauvais, celui dans lequel il ne peut pas accepter de se reconnaître. À partir du moment où l'on considère toute la diversité des formes du vivant, les frontières deviennent possibilité d'enrichissement réciproque, de respect au moins. Evelyne Grossman revient sur la rencontre de Nasstasja Martin avec un ours qui repart avec une partie de mâchoire humaine dans sa gueule d'ours¹... et j'ai un peu de mal à la suivre quand elle affirme qu'il s'agit alors de « *constituer un monde où une humaine puisse reconnaître comme elle dit, sa « forme fauve » et un ours « sa part d'humanité... »* » (p 92). L'ours en question ne nous a pas fait savoir s'il avait reconnu à cette occasion sa part d'humanité... Comme toujours, cet égalitarisme ne peut résorber me semble-t-il une asymétrie qui met la responsabilité de notre côté à nous humains. Nous sommes les seuls à même de nous inventer des devoirs, des obligations qui ont à voir avec une éthique et non un instinct. Ce n'est pas une supériorité. C'est une exigence particulière à notre espèce. Tout en nous peut être retrouvé dans le monde animal, à l'état embryonnaire ou même en trésors perdus. Et si nous cherchions un peu davantage, nous verrions qu'il y a aussi du végétal, et même du minéral en nous. Et que nous en avons même abandonné bien des qualités avec l'évolution. Nous sommes des animaux, certes, mais des animaux handicapés. Un de ces handicaps, c'est bien une préoccupation morale, une représentation abstraite qui distingue le bien et le mal, ces jumeaux inséparables, une sorte de Caïn et Abel sans fratricide possible, mais avec la mort quand même, à portée de conscience. Penser systémique, mon obsession, c'est bien suivre et développer le propos d'Edgar Morin, remplacer la *disjonction-réduction* des méthodes analytiques par le principe de la pensée complexe, la *distinction-conjonction*. Mais ce principe suppose que chacun en supporte la tension. Dans nombre des cas les plus récents cités par Evelyne Grossman la tension est externalisée entre des déséquilibrés « révolutionnaires » et leur environnement culturel et social. Position à l'inconfort tout relatif dans la mesure où ils acquièrent ainsi, grâce à une posture indignée-victimaire, une notoriété importante. Il semble cependant qu'« *avec le temps pourtant, même les activistes peu à peu s'adoucissent et le déséquilibre découvre de plus fines oscillations, atténuées, quasi imperceptibles* » (p 119). Ce ne serait donc qu'une crise d'adolescence ? Faut-il rappeler que la marche est un déséquilibre permanent rattrapé de justesse, mixte d'équilibre et de déséquilibre ? Sans l'équilibre, il n'y a plus de marche en avant, il n'y a que chute. Sans déséquilibre, il n'y a plus d'avancée. Là encore, c'est la juste coopération des deux forces opposées qui crée le mouvement, le devenir.

Cachée dans l'ombre, la haine du corps ?

Ce qui me semble un angle mort de cette analyse documentée et subtile de ces contemporains questionneurs des frontières, c'est une haine du corps qui ne se dit pas mais qui soutient le propos. Ce sont d'abord les limites, qu'impose la matérialité du corps qui sont visées. Du coup, nos anti-société-telle-qu'elle-est se retrouvent dans le même camp qu'un Elon Musk, un Trump ou les plus rigides des post-humanistes, ceux qui veulent nous augmenter et nous rendre immortels, c'est-à-dire nous débarrasser de cette trop vieillissante carcasse. Mais pourrait-il y avoir toutes ces transitions « de genre » sans une industrie de la chimie extraordinairement développée, et des

¹ N. Martin. *Croire aux fauves*. Verticales, 2019.

techniques chirurgicales innovantes ? N'y a-t-il pas collusion entre cette hypertechnicisation capitaliste et ces remises en question antisystèmes ? D'autres cultures avaient inventé d'autres réponses, autrement tolérantes des différences et des limitations.

Un petit voyage dans la nuit.

Un troisième chapitre m'a particulièrement intéressé. Consacré à Céline. Je me demandais s'il se trouverait parmi les déséquilibristes évoqués, puisqu'il y a un avant et un après *voyage au bout de la nuit* en littérature. Le court chapitre qui lui est consacré propose une analyse fine et documentée du style *rendu émotif* de l'auteur. « *Céline est un médecin qui s'infecte au lieu de guérir. Et de même le lecteur. Lisant Céline on ne se purifie de rien* » (p 51). Allusion claire à la thèse du Dr Destouches sur Philippe Ignace Semmelweiss, pionnier malheureux de l'asepsie. C'est bien ce rapport à la mort que Céline rappelle sans cesse à tous ceux et toutes celles qui voudraient l'oublier. Cette mort des corps qui rend la vie irremplaçable, et les corps respectables. Une mort qui infecte effectivement nos désirs de toute puissance et d'immortalité, si beaux, si purs. Mais, là encore, une mort qui rend la vie si précieuse que nous devrions en prendre un soin vigilant, sous toutes les formes qu'elle a.

Humus, humain, humilité... un côté terrestre qui unit étymologiquement ces termes, l'autre face nécessaire qui déséquilibre cet hubris qui nous caractérise aussi ?